

Adjani, porte-voix d'Eric Reinhardt

Laurent Bazin propose une émouvante adaptation du roman «*l'Amour et les forêts*» portée par la présence dématérialisée de l'actrice.

Quand le spectacle commence, il y a Dieu sur le plateau. Ou plutôt Isabelle Adjani. Ou plus précisément sa voix et son image mouvante en énorme, projetée sur un volet qui ondule en fonction de la lumière et du vent. Dieu ? Dans cette adaptation par Laurent Bazin – très jeune metteur en scène – du roman à succès d'Eric Reinhardt qui relate un étouffoir conjugal des temps Meetic,

Adjani est absente physiquement du plateau. Elle joue le rôle de l'écrivain (Eric Reinhardt) omniscient et empathique, qui s'identifie tant bien que mal à son héroïne défaite, Bénédicte Ombredanne. Plus tard, une lumière noire se propulse sur scène et semble modeler les acteurs, porter leur corps, étreindre formidablement épuré. Un escalier dans l'ombre, et nous voici chez Bénédicte

Ombredanne. Une silhouette sur une marche, une minijupe verte qui tranche dans l'obscurité, et c'est sa fille qui surgit, adolescente interrogative. Pas besoin de vraie porte pour qu'elle soit claquée, ni de mur pour être enfermé. Et d'enfermement, il est bien question dans cette histoire d'empise et de manipulation où l'époux geint, se plaint, essentiellement de lui-même, ou la femme s'échappe en forêt, respire, à la recherche d'un amant trouvé à grand peine sur un site de rencounter. A la fin, Bénédicte Ombredanne meurt d'un cancer. Bovary des temps modernes qui n'aura même pas connu de flacre et, là où elle repose,

sur le divan du petit cagibi de sa sœur esthéticienne, la lumière est d'une blancheur glaciale. La première réussite de cette adaptation est de n'être jamais redondante avec la triviale du texte. Plus les dialogues sont crus et quotidiens, plus l'épaisseur du son, forgée par Diego Losa, et l'étonnant travail lumineux de Yragâël Gervais nous plongent dans l'irréalité. Les mots de Reinhardt ne disent jamais autre chose que ce qu'ils énoncent. C'est un langage clair. Un chat est un chat. La tautologie est valable si elle est mise au féminin. Un questionnaire de Meetic est le squelette des échanges,

certains provoquer le désir. A ce moment de la représentation, des petits diabolins munis de planches à roulettes et de cornes encerclent la malheureuse Bénédicte, prof de français par ailleurs. Le cercle de l'enfer : c'est aussi une petite rotonde dans les cintres, où sont accrochés des projecteurs qui tournent lentement comme un questionnaire invisible. Paradoxalement, Isabelle Adjani n'a jamais été plus charnellement présente que dans ce spectacle où son corps n'est pas – comme si, sans lui, son jeu était libéré de toute entrave, débarrassé de la question de l'apparence, et quelle laissait enfin entendre toutes ses inflexions vocales. Comment joue-t-on avec une voix ? Comment répond-on à la perfection d'un enregistreur,

qui n'est jamais aux prises avec l'oubli et les lapsus ? Et comment réagit-on aux failles de la technique qui, quand elles se produisent, sont bien plus radicales que les bévues humaines ? Par ricochet, ce sont tous les acteurs – Vanessa Fonte, Fabien Joubert, Chloé Sourbet, Céline Toutain – qui questionnent la corporéité, en surgissant dans le noir, parfois tels des hologrammes.
ANNE DIATKINE
L'AMOUR ET LES FORÊTS
d'après le roman
ÉRIC REINHARDT
adapt. et m.s. Laurent Bazin.
Jusqu'au 19 mai au Quai, Angers (49).
Puis les 30 et 31 mai au Théâtre Liberté, Toulon (83), et du 7 au 9 juin au Phénix, Valenciennes (59).

Je vous salue Marie, pleine de rage...

Dans une mise en scène un peu trop démonstrative de Deborah Warner, Dominique Blanc donne corps à la Vierge subversive du «*Testament de Marie*».

Telle une nuée de touristes dans un baptistère florentin, ils ont sorti leur smartphone et prennent des photos. Ils ? Nous, les spectateurs, sur scène au tout début, à la queue leu leu, pour contempler Dominique Blanc assise dans sa cage en verre. Elle marmonne sans bruit, madone Renaissance en étole bleue et robe rouge, des lys sur les genoux. A ses pieds, des bougies voivées, et non loin un vautour (un vrai) sur son perchoir. Suspendu côté cour, un olivier avec ses racines. Si ça semble

kitsch, c'est sûrement fait pour : la pièce que nous allons voir entend défaire Marie des embarrantes bondieuseries qui ont obscurci son personnage. Alors qu'on s'assoit, la scène est débarrassée de la cage, du vautour et de l'olivier. Deux rideaux noirs encadrent un écran lumineux dont la couleur évolue au cours du spectacle. Et voilà Marie en jeans, boots et chemise, vaquant à ses occupations, dans une maison à Ephèse, où elle vit désormais recluse. Elle découvre avec la voix d'une petite bonne femme à qui on ne la fait pas, tout en briquant une table ou relevant une chaise. La résurrection de Lazare, les noces de Cana, la crucifixion sont racontées avec ce qu'il faut de scepticisme, et de tragique. Lui, sauver le monde ? A d'autres ! La nouvelle de l'Irlandais Colm Toibin, *le Testament de Marie*,

dont est adaptée la pièce, aurait fait scandale il y a cent ans. Aujourd'hui la subversion chatouille tout juste, le déplacement de perspective ayant déjà été labouré par les postmodernistes (n'y a-t-il pas une nouvelle de John Barth décrivant Joseph en mari cocu ?). On rit, plutôt, lorsque Marie évoque la «*bande de désaxés*» qui traîne avec son fils, et l'on salue la description d'un Lazare revenu d'entre les morts, incapable de parler ou d'envisager le scandale de ce qui lui ar-



Dominique Blanc, seule en scène du début à la fin. RUTH WALZ

rive. Si le texte vaut, c'est plutôt pour ses accents terriens, son incarnation dans les détails du quotidien, les descriptions de lieux, le recul dubitatif qui envisage la transformation d'un fils parcourant désormais le pays avec son entourage, «*nuée de sauterelles en quête de déresse et de douleur*». Ce que la pièce décrit, c'est une rivalité de voix : celles des apôtres, qui souhaitent un récit d'évidences propre à enflammer la croyance, et celle d'une femme en colère, qui n'a vu dans

la passion de son fils que «*la pire espèce de catastrophe*». Seule en scène du début à la fin, Dominique Blanc lui donne très charnellement corps, avec ses grands yeux interloqués et son pas décidé, occupant sans mal tout l'espace. Il faut regarder ses bras : elle sait exactement jusqu'où les lever pour exprimer ses réserves («*les disciples de mon fils*» semble nous parvenir avec des guillemets) et quand, au contraire, offre-t-elle ses paumes pour qu'à travers elle, ce soit lui qu'on voit.

Hélas, ce procédé-là est un peu répétitif, la mise en scène, très démonstrative (on entend le chant du coq lorsqu'est évoquée la prison où est retenu Jésus, etc.), décalquant les tableaux connus jusqu'à tourner à vide. Deborah Warner fait très bien appel à l'émotion des spectateurs, mais sollicite un peu moins leur intelligence.

ÉLISABETH FRANCK-DUMAS

LE TESTAMENT DE MARIE
de COLM TOIBIN m.s. Deborah Warner. Théâtre de l'Odéon, 75006. Jusqu'au 3 juin.